
Perdre pour gagner? Technique ou culture, technique et culture

Marc Humbert

Résumé

Souligner le retard technique des Tiers-Nations dans le Système Industriel Mondial établit une perspective d'approche disciplinaire qui ne soutient pas pour autant l'argument d'une domination ou d'une opposition de la Technique vis-à-vis de la Culture : elles sont en effet dialectiquement liées dans le processus de développement, et le défi auquel font face ces pays est à la fois culturel et technique.

Abstract

Highlighting the technical delay of Third-World Nations in the World Industrial System sets forth a perspective for a disciplinary approach that does not necessarily support the argument concerning the domination or opposition of Technique vis-à-vis Culture : they are in fact dialectically interconnected in the process of development and the challenge facing Third-World Nations is both cultural and technical.

Citer ce document / Cite this document :

Humbert Marc. Perdre pour gagner? Technique ou culture, technique et culture. In: Espaces Temps, 45-46, 1991. Sortir du tiersmonde. Espace-monde, nouveaux maillages. pp. 53-61;

doi : 10.3406/espat.1991.3770

http://www.persee.fr/doc/espat_0339-3267_1991_num_45_1_3770

Document généré le 31/07/2017

Perdre pour gagner?

Technique ou culture, technique et culture.

Marc Humbert

Souligner le retard technique des Tiers-Nations dans le Système Industriel Mondial établit une perspective d'approche disciplinaire qui ne soutient pas pour autant l'argument d'une domination ou d'une opposition de la Technique vis-à-vis de la Culture: elles sont en effet dialectiquement liées dans le processus de développement, et le défi auquel font face ces pays est à la fois culturel et technique.

Marc Humbert est professeur de sciences économiques à l'Université de Rennes-I. Il est directeur du GERDIC/CERETIM (URA 1240 du CNRS).

Le Système Industriel Mondial traduit l'universalisation des techniques et des produits, du coca-cola au micro-ordinateur, du feutre surli-gneur au satellite de télédiffusion, de l'automobile à la centrale nucléaire, de l'aspirine au football,... C'est lui le dépositaire et le gérant de l'état de la technique (ou de la technologie) considéré comme donné par nombre de théories. En fait l'état de la technique se construit en permanence. Il est le fruit d'une lente et très longue accumulation; voilà un phénomène cumulatif, progressif: les techniques nouvelles s'appuient sur les anciennes pour faire mieux. Sans être linéaire, l'évolution du patrimoine technique apparaît, à la lumière des études historiques, comme nettement progressive, avec des rythmes variables, parfois des reculs, mais de toute évidence une évolution qui peut même être considérée comme accélérée. Aujourd'hui, les "hautes technologies" attirent toutes les convoitises et paraissent même signer une véritable mutation.

Face à cette réalité objective du Système Industriel Mondial, comment se définit le Tiers-monde? Comme non industrialisé. C'est-à-dire qu'il ne contribue pas à l'accumulation technique mondiale et qu'il emploie en moyenne des techniques obsolètes, en retard par rapport à l'"état mondial de la technique". Ainsi, pour beaucoup d'économistes, les Tiers-Nations doivent relever le défi de leur retard technique. Pour être plus, il leur faut avoir plus et s'attaquer au concret des techniques. S'industrialiser, c'est avant toute chose savoir dégager une dynamique qui fasse évoluer l'état de la technique prévalant au sein d'un groupe social, c'est participer à la lutte inachevée de libération de notre condition génétique. Plus immédiatement, il faut définir *le pays qui s'industrialise comme celui qui réussit une percée et contribue activement au fonctionnement et à l'évolution du Système Industriel Mondial en interdépendance avec les autres*. Savoir dégager une dynamique qui parvienne à ce résultat, trouver cette dynamique est du ressort principal de chaque groupe social qui emprunte son propre chemin suivant ses propres modalités. A l'évidence, les dynamiques anciennes n'y ayant pas conduit, on doit penser que des révisions importantes sont nécessaires et qu'elles impliquent *nécessairement des transformations sociales* au sens le plus large. Sans chercher plus avant quelles en pourraient être les modalités possibles, il faut souligner *qu'elles seules peuvent être qualifiées d'industrialisantes*. Elles conditionnent en effet la survenue de dynamiques capables d'engendrer un processus qui amène à terme une pénétra-

tion active du Système Industriel Mondial. Pour éviter d'y voir autre chose qu'une domination en dernière instance de la technique, une occidentalisation du monde ou une condamnation de la culture, il faut porter un jugement qui s'appuie sur une (ré-)analyse de ce que sont, dans leurs fondements et dans leurs relations, la Technique et la Culture. Ceci permettra de se convaincre que faire apparaître leur conflit est insuffisant. Technique et Culture sont dialectiquement au service du développement.

Technique et culture en conflit.

Beaucoup de concepts employés en sciences humaines sont définis avec des variantes importantes d'une discipline à l'autre: de l'histoire à l'économie, de la sociologie à l'anthropologie. Il n'est pas question ici de faire une analyse comparative des concepts de Technique et Culture dans les différentes sciences humaines mais simplement de préciser et de justifier les définitions que nous retenons en sachant qu'elles ne correspondent pas exactement à celles adoptées par chacune des différentes disciplines.

Commençons par la technique. Il est assez fréquent d'assigner à ce concept un sens très large qui correspond à une de ses acceptions communes. La technique ne sert pas alors à désigner une activité mais à qualifier les moyens permettant de l'exercer, la totalité ou une partie de ces moyens étant éventuellement ce que peut requérir également l'exercice d'une ou plusieurs autres activités. En ce sens, tout un courant d'interprétation où il faut compter par exemple avec des sociologues tels que Max Weber¹ considère que *toute activité dispose d'une technique*. M. Weber en déduit "que la pensée technicienne est, en un sens, celle du 'si...alors' donc une pensée foncièrement calculatrice". Il donne comme illustration "la technique de prière": "si tu veux que ta prière soit exaucée, alors...". La technique devient en quelque sorte un calcul². "La technique rationnelle [...est] la mise en oeuvre de moyens orientés intentionnellement et méthodiquement". Cette conception se retrouve chez des spécialistes d'autres disciplines, par exemple avec le juriste Jacques Ellul qui écrit³ "le phénomène technique est la préoccupation de l'immense majorité des hommes de notre temps de rechercher en toutes choses la méthode absolument la plus efficace". *La technique devient alors une sorte de principe* pour toute activité, pour toute chose, quelle que soit l'activité, quelle que soit la chose, un principe de rationalité de l'emploi des moyens à des fins dont on ne se préoccupe pas en tant que telles. On retrouve là ce qui définit la science économique pour le courant néoclassique qu'approuve Lionel Robbins⁴: "ce sont les relations entre les choses, et non ces choses elles-mêmes, qui sont importantes pour l'économiste". Ainsi certains économistes étudient-ils avec cette forme d'approche l'économie du mariage – ce qui doit pouvoir se comprendre comme une analyse scientifique de la technique du mariage. En ce sens, l'économie se réduit à de l'ingénierie, l'économiste à un ingénieur; tout au moins pouvons nous l'exprimer ainsi pour les activités considérées de nature technique: pour la technique de la prière, l'économiste serait un grand-prêtre, pour l'économie du mariage, une marieuse⁵, etc.

L'illusion est évidemment de croire que les relations entre les choses sont données et immuables et qu'on peut les connaître sans se préoccuper des choses. Nous préférons abandonner cette illusion et croire qu'il faut se préoccuper effectivement des choses. Cela nous conduit à considérer le concept de technique dans un sens plus strict. Sous une forme philosophique, disons que la technique se définit par la manière dont l'homme transforme la nature en monde. Nous adoptons une définition un peu plus explicite: *la technique est la manière exacte dont l'homme tire parti "de" par une action précise "sur" la nature*. Son objectif premier est bien sûr d'assurer la survie matérielle: *l'état de la technique* le permet dans certaines conditions. Y parvenir de manière immédiate est du ressort de *l'industrie* qui se définit par la mise en œuvre répétée de la technique pour obtenir une série de ré-

La Technique comme principe calculatoire ou comme opération d'asservissement de la Nature.

1 Voir, par exemple, • Max Weber, *Economie et Société*, Paris: Plon, 1971 (contribution de 1921 dans *Wirtschaft und Gesellschaft*).

2 M. Weber, *ibid.*

3 • Jacques Ellul, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Paris: A. Colin, 1954.

4 • Lionel Robbins, *Essai sur la Nature et la signification de la science économique*, Paris: Librairie de Médicis, 1947.

5 Encore faut-il reconnaître que l'ingénieur, le grand-prêtre, la marieuse ont en général la préoccupation des choses et les étudiant, ne se contentant pas d'étudier leurs seules relations.

sultats qui sont autant de biens, produits et services, ainsi réalisés par le travail de l'homme. Suivant ce schéma, l'économie, pour nombre de marxistes, aurait son domaine défini par les relations nouées entre les hommes pour que l'industrie fonctionne, au sein d'un groupe social, c'est-à-dire qu'elle a pour objet l'étude des rapports sociaux de production. L'état de la technique correspondrait approximativement, dans cette approche, au niveau de développement des forces productives.

La technique ainsi définie fait référence à la production de biens et services pour la vie matérielle. Cette définition n'implique pas que, pour ce domaine, le principe technique de la production de la vie matérielle ne soit pas un principe calculateur, rationnel, d'utilisation efficace de moyens pour obtenir le résultat le meilleur possible. Au contraire, on peut dire avec J. Ellul que "la technique est essentiellement aveugle aux valeurs et ne parle jamais en termes de fin, mais de résultats". La technique est du domaine du technicien, de l'ingénieur. L'industrie qu'elle permet appartient en revanche au domaine traditionnel d'analyse de l'économiste, qui devrait également s'attacher à étudier la production de la technique, de l'état "donné" de la technique et qui doit savoir distinguer le normatif du positif.

Pour passer à *une technique concrète*, il faut qualifier cette manière exacte dont l'homme tire parti de, par une action précise sur la nature. Cette qualification concrète, *c'est l'outil muni de son mode d'emploi*. L'outil constitue une sorte de coin à trois dimensions que l'homme enfonce dans la nature pour en tirer la satisfaction de ses besoins. Nous appelons ces trois dimensions: énergie, matériau, information. L'outil le plus simple comporte ces trois dimensions: il est en général constitué d'un matériau et doit imprimer sa marque ou communiquer une information, ce qui exige de le doter d'une certaine énergie. C'est déjà le cas du silex taillé, manœuvré à la force du bras pour créer une forme – informer un autre matériau – ne serait-ce qu'un autre silex pour le tailler. Toutefois, une des trois dimensions peut, pour un outil ou un autre, prévaloir. Par exemple, le feu qui permet la culture sur brûlis ou la cuisine, c'est-à-dire le feu domestiqué, est un outil tout en énergie. Se guider, grâce à la position des étoiles, c'est employer un outil fait uniquement d'information; irriguer les plantations permet de qualifier un matériau, l'eau, simplement canalisée, d'outil. Le dernier exemple rappelle en outre que les outils simples ont depuis longtemps cédé la place à des outils complexes: l'eau ne sert pas à nourrir les plantes transportée depuis la source au creux des mains mais véhiculée à l'aide d'autres outils: les canalisations et la vis d'Archimède peut-être ...

Ceci étant, si les caractéristiques physiologiques de l'homme sont les mêmes partout sur la planète et étant donné qu'il doit tirer la technique et ses outils de la nature, alors que celle-ci est également commune, face à des besoins physiologiques comparables, les solutions efficaces pour tirer parti de la nature afin de satisfaire ces besoins ne peuvent être très diverses. *La technique de fait est universelle dès les origines*. Le silex taillé était le même sur toute la planète à l'époque où les relations transcontinentales étaient pour le moins rares et extrêmement lentes. Les haches ou les herminettes sont encore aujourd'hui partout les mêmes et ceci depuis des dizaines de milliers d'années. L'acier puis les matières plastiques sont devenus partout des matériaux de base, les satellites en orbite géostationnaire semblent émerger comme la technique mondialement efficace de télécommunications, etc.

C'est cet universalisme qui heurte l'approche culturelle. Par définition, en quelque sorte, l'homme se différencie du règne naturel parce qu'au lieu d'être une espèce unique – ce qu'il est zoologiquement – il se différencie en une infinité de cultures, d'ethnies, de nations d'une extraordinaire richesse. Ne rappelons pas cette monstruosité constituée par toutes les formes de racismes qui inscrivent une hiérarchie entre les cultures; à vrai dire, cela n'est monstruosité que sous réserve d'avoir une vision universaliste du monde, ce qui est relativement récent. Tous les peuples ou les cultures relativement isolés ont en, en général, une vision ethnocentrique du monde:

Energie, Matériau, Information constituent les trois composantes de l'action exercée sur la Nature, en s'en servant, par toute technique concrète.

6 • Jacques Ellul, *op. cit.* n.3. Cette conception correspond à l'un des quatre types de techniques distingués par F. von Gottl-Ottlilienfeld (dans *Wirtschaft und Technik*, publiée en 1921 dans un même ouvrage collectif *Grundriß der Sozialökonomie*, où elle précédait la contribution de M. Weber), la technique du réel – *Realtechnik* – qu'il définissait ainsi: "ensemble des pratiques qui ont pour objet la modification du monde extérieur immédiat [...]. La technique du réel [...] est la technique de la maîtrise de la nature". Günter Ropohl à qui nous empruntons cette citation "La signification des concepts de 'technique' et 'technologie' dans la langue allemande", *Cahiers STS* n° 2, Editions du CNRS, Paris, 1984, pp. 30-41) précise que "la technique du réel constitue pour Gottl l'incarnation de la technique par excellence. S'il concède en effet qu'une grande part de technique individuelle et sociale (deux autres catégories de Gottl) est présente jusque dans cette partie essentielle de toute technique, il ajoute cependant qu'au cœur de la technique du réel, réside le noyau des procédés et des moyens de maîtrise de la nature".

La technique est universelle dès les origines mais l'humanité s'est différenciée en une infinité de cultures vivantes.

plus le regard porté s'éloigne du village, de l'ethnie, plus le mythe déforme l'image des êtres qui sont là-bas, plus loin. S'ils paraissent techniquement puissants on en fera des dieux, s'ils paraissent faibles techniquement, ils seront tenus pour inférieurs; au-delà de ces deux stéréotypes bien connus, il y a une multitude d'autres représentations déshumanisant les individus des groupes distants qui ont été pratiquées.

Les ethnologues et anthropologues comme Claude Lévi-Strauss ont pu montrer, parmi la variété des modèles culturels, l'existence d'invariants qu'ils ont expliqués comme par exemple la prohibition de l'inceste, mais ils n'insistent pas moins sur la multiplicité des cultures vivantes. Cette multiplicité est d'autant plus évidente que *le modèle culturel concret désigne en fait la société dans toutes ses composantes*: sa langue, ses institutions, son système de valeurs esthétique, éthique ou religieux..., et également ses outils, sa technique, l'économie.

Le *modèle culturel* comme un tout de la société est alors considéré, pour étendre un terme employé dans un sens plus restrictif par Karl Polanyi⁷, comme "enchassant" *toutes les activités, toutes les relations* au sein d'un groupe d'hommes, *les marquant d'une empreinte particulière qui perdure bien au-delà d'une seule génération*. "Être" se vit donc au sein d'un modèle culturel de manière unique et différenciée des autres modèles et s'il est possible d'être plus, cela n'est alors mesurable qu'en raison d'un système de valeurs propre à ce modèle, sans qu'il y ait de comparabilité de niveaux d'"être" entre modèles culturels: la plénitude de l'être s'obtient, selon cette approche, par des voies qui peuvent être totalement différentes et des modalités tout aussi différenciées.

Dans cette problématique, énoncer que *la technique n'est pas neutre signifie qu'elle est marquée de l'empreinte culturelle totale du groupe d'hommes qui l'a fait naître*; elle est marquée dans son objet, l'outil, comme l'industrie, qui est sa mise en œuvre, doit, elle aussi, en être marquée. Il en est de même de l'économie dont les modalités d'enchassement peuvent varier selon les sociétés, les modèles culturels. Karl Polanyi soutient que l'économie est

"encastrée et englobée dans des institutions économiques et non économiques [...] il se peut [dit-il] que la religion et le gouvernement soient aussi capitaux pour la structure et le fonctionnement de l'économie que les institutions monétaires ou l'existence d'outils et de machines qui allègent la fatigue du travail" et il montre qu'au cours de l'histoire en longue période il y a eu "déplacement de l'économie dans la société"⁸.

Ceci amène à soutenir que l'économie, la technique n'ont pas partout la place dominante qui leur est reconnue dans les pays industrialisés aujourd'hui où, d'ailleurs, elles ne l'ont pas toujours eu non plus.

Ceci remet en question, par exemple, l'approche marxiste qui accorde aux rapports sociaux de production le rôle dominant pour le fonctionnement et l'évolution de toute société. En effet, d'autres institutions non économiques, non techniques ont pu jouer un rôle dominant au sein d'une société, au sein d'un modèle culturel. Ainsi, pour Aristote, un ensemble d'artisans et d'esclaves et leurs relations d'échange et d'alliance sont incapables de former une cité, une société. Il faut un Etat et des citoyens pour former une communauté politique, dont le rôle est l'accomplissement du bien: c'est l'idéal que s'efforçait de vivre l'Athènes classique. De nombreux anthropologues comme C. Lévi-Strauss ont par ailleurs montré comment dans la plupart des sociétés primitives le modèle culturel est dominé par la structure de parenté, d'autres comme Louis Dumont ont montré le rôle dominant de la religion. Ceci amène Maurice Godelier à faire l'hypothèse suivante:

"pour qu'une activité sociale – et avec elle les idées et institutions qui lui correspondent et l'organisent – joue un rôle dominant dans le fonctionnement et l'évolution d'une société (donc dans la pensée et l'action des individus et des groupes qui composent cette société), il ne suffit pas qu'elle assume plusieurs fonctions, il faut nécessairement qu'elle assume directement, en plus de sa finalité et de ses fonctions explicites, la fonction de rapport de production"⁹.

Ceci lui permet, pense-t-il, de rejoindre ce qu'il appelle l'hypothèse de Marx. Comme il l'a indiqué lui-même la vérification pourrait être longue

7 • Karl Polanyi, *Trade and Market in the Early Empires* New York: The Free Press, 1957, d'après la version française, *Les systèmes économiques dans l'histoire et dans la théorie*, Paris: Larousse, 1975.

Un modèle culturel unique coiffe toute société dans la totalité de ses activités, y compris techniques, et définit ainsi une manière tout aussi unique "d'être".

8 • Karl Polanyi, *op.cit.* n.7, p. 244.

Au sein d'un modèle culturel, des activités ou des institutions peuvent jouer un rôle dominant: les rapports de production, l'économie, la technique?

9 • Maurice Godelier, *L'idéal et le matériel*, Paris: Fayard, 1984, pp. 193-194.

puisqu'il faudrait une étude exhaustive de toutes les sociétés et ne pas rencontrer de contre-exemple. A moins de trouver l'hypothèse critiquable: telle activité ou structure sociale dominante tire-t-elle sa position de ce qu'elle prend en charge les rapports de production ou plus simplement ne prend-elle pas en charge les rapports de production parce qu'elle marque toutes les activités sociales importantes de son empreinte, y compris donc les rapports de production?

Pour les partisans d'une approche culturelle, cela ne doit pas faire de doute. Le culturel n'est donc pas nécessairement soumis à l'économique et au technique; à l'avoir plus peut se substituer un être plus, conforme à un système de valeurs propres à chaque modèle culturel. Notons toutefois que ceci ne permet pas nécessairement d'éviter que les individus soient réduits à l'état de rouage d'une méga machine. Pour L. Mumford¹⁰, la méga machine correspond aux premières grandes civilisations urbaines du III^e millénaire avant Jésus-Christ, quand la société s'organise et que l'ordre dans la société s'impose à chacun de ses membres. Une autorité supérieure, un roi en général, plus largement des institutions sociales commandent la place et les actions de chacun. C'en est fini, nous dit L. Mumford, de la vie spontanée qui prévalait encore au néolithique. Sans même qu'il soit question de technique, toute société structurée de manière stable, même sous la domination d'une activité ou d'une institution non économique, ne laisse plus l'homme libre "être" à sa guise. La société des hommes, quel que soit le modèle culturel et la structure dominante, redeviendrait semblable à une ruche ou à une fourmilière où chacun jouerait non pas sa partition génétique – ce qu'il peut faire avec le sentiment qu'il atteint la plénitude de son être – mais sa partition sociale. Juger que la culture ferait mieux que la technique ou vice versa ne serait donc plus que le résultat d'un *a priori* non fondé. Pour dépasser ce dos-à-dos négatif, il faut analyser directement le problème central de la maîtrise de la technique.

Technique et culture en dialectique.

L'humanité est née d'une prise de distance, qui n'a fait que s'accroître, prise de distance d'une espèce par rapport à la nature. André Leroi-Gourhan a montré voici déjà longtemps¹¹ comment l'on pouvait suivre l'évolution phylétique qui mène lentement au travers des âges géologiques à la bipédie vraie qui fait l'homme.

"Les conditions humaines de station verticale débouchent sur des conséquences de développement neuropsychique qui font du développement du cerveau humain autre chose qu'une augmentation de volume. La relation de la face et de la main reste aussi étroite dans le développement cérébral qu'antérieurement: outil pour la main, langage pour la face sont deux pôles d'un même dispositif"¹².

Une fois debout, l'homme n'en reste pas à son équipement anatomique génétique; au lieu de se limiter à l'emploi des outils qu'il a sous la main, de répéter indéfiniment les gestes de l'instinct et d'attendre les temps géologiques propres aux mutations, il va créer. Mais cette première création plonge encore ses racines dans les caractéristiques zoologiques de l'espèce et, nous dit A. Leroi-Gourhan "l'outil est comme exsudé de l'évolution des primates".

La maîtrise technique naît en même temps, car la technique qui apparaît avec l'outil ne peut confier ni sa permanence ni son évolution à la génétique ou à l'instinct. L'outil que tient la main, puis la prolonge n'est pas partie intégrante de l'humanité biologique comme l'est le nid pour l'oiseau, la ruche pour l'abeille, etc. L'homme doit maîtriser l'outil et son emploi, c'est pourquoi l'autre pôle du dispositif qui a suivi la bipédie va jouer un rôle fondamental: le langage. *Le langage, c'est la culture* stricto sensu, *la communication entre les hommes*, la possibilité de constituer aux lieux et place d'une mémoire génétique, une mémoire collective extérieure. Ainsi, *la culture est née pour maîtriser la technique*, permettre la mémoire, l'accumulation,

Echapper à ces dominations de l'avoir plus pour offrir à chaque homme d'être plus constitue un idéal culturel.

10 • Lewis Mumford, *Le mythe et la machine*, Paris: Fayard, 1973, (tome 1).

Mais choisir un idéal où la culture contre la technique n'apporte pas en soi l'être plus imaginé: quels que soient les ressorts d'une organisation sociale, elle est méga-machine – selon le terme de L. Mumford – dont les individus ne sont que des rouages.

11 Par exemple, • André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, Paris: Albin Michel, 1964, 323 pages, t2, 1965, 285 pages.

12 André Leroi-Gourhan, *op.cit.* n.11, tome 1, p. 34. Les progrès récents n'ont fait que confirmer cette analyse, voir par exemple les comptes-rendus d'Y. Reyberol en particulier au 2^e congrès de paléontologie humaine (Turin, 1987, le prochain aura lieu en 1992), in *Lucy et les siens*, Paris: La Découverte/Le Monde, 1988, 324 pages.

En paraphrasant André Leroi-Gourhan on peut écrire: Technique et Culture sont deux pôles d'un même dispositif qui engendre l'humanité par prise de distance vis-à-vis de la Nature.

l'apprentissage et, au-delà, l'évolution, l'essor de la technique.

L'entrée en lice du langage très lié à la main (les zones concernées de notre cerveau restent proches des commandes de la main et bon nombre d'entre nous continuent de parler avec leurs mains) s'accompagne d'une capacité de symbolisation: les activités cérébrales nouvelles peuvent s'exercer sur autre chose que la technique. Ainsi alors que chez les animaux (en liberté dans la nature), il n'y a pas¹³ d'activités étrangères à la survivance matérielle (les jeux éducatifs ou sexuels en font partie), chez l'homme elles vont se développer. Si la technique reste liée à cette survivance matérielle dont la nécessité est commune à toutes les espèces biologiques, *la culture s'évade vers l'éthique et l'esthétique*. La faculté de symbolisation offre la possibilité de prise de distance vis-à-vis du vécu et du réel. Les premières manifestations de ces préoccupations éthiques sont repérées à propos de rites entourant la mort, celle de l'esthétique sont liées à l'attrait exercé par l'insolite dans la forme. Le culturel vient donc s'inscrire dans ce que nous appelons aujourd'hui la religion et l'art.

Ainsi, *l'humanité des origines est devenue "plus" qu'une espèce biologique par la technique et la culture* qui, ensemble, en ont fait une ethnie socio-culturelle. Le berceau africain unique permet de penser que les premiers hommes ne formaient qu'une seule ethnie, une unité culturelle, ceci il y a au moins deux millions et demi d'années... Comment, depuis, des groupes aux cultures différentes se sont-ils formés, faisant naître des ethnies différentes (bien plus tard des nationalités), de quelles diversités peuvent être les sociétés ?

Le langage, la faculté de symbolisation font naître *une culture de groupe*, c'est-à-dire une société. D'autres animaux vivent en groupe, il n'y a donc dans le caractère social au sens général rien de spécifiquement humain. La forme même de groupement *semble avoir des racines zoologiques*. C'est le type de nourriture et les caractéristiques physiologiques qui font que certains animaux vivent en troupeau, d'autres en individus séparés. L'homme, à la fois carnivore et végétarien, dont le petit, demandant des soins attentifs, attend longtemps avant d'être aguerri, est fait pour vivre en couple avec une spécialisation de chaque partenaire¹⁴. Les premiers petits groupes se formeront en respectant un lien entre la technique dont ils disposent et l'étendue du territoire où pour leur survivance matérielle ils doivent mettre en oeuvre leurs tendances génétiques prédatrices. "La trame des relations sociales est par conséquent, à l'origine, étroitement contrôlée par le rapport territoire-nourriture"¹⁵. Dans ces premiers groupes, les activités liées immédiatement à la survivance matérielle devaient occuper l'essentiel de leur temps et leur culture était donc surtout une culture matérielle et technique. Le couple, cellule de base de ces groupes détenait la totalité du patrimoine technique. Il semble qu'il faille attendre le paléolithique supérieur pour voir apparaître une véritable diversité culturelle. "A partir du paléolithique supérieur [...] des unités régionales distinctes ont vécu côte à côte, baignant dans la même culture matérielle, mais séparées les unes des autres par les mille détails de leur personnalité de groupe"¹⁶.

Toutefois, cette diversité reste infime en ce qui concerne la technique, l'outil. Les variantes que l'on commence à voir apparaître concernent la forme car, démontre A. Leroi-Gourhan:

"Dans la forme d'un outil trois valeurs interfèrent: la fonction mécanique idéale, les solutions matérielles à l'approximation fonctionnelle qui relève de l'état de la technique, et le style qui relève de la figuration esthétique. Plus la technique est proche de la perfection, c'est-à-dire offre une solution fonctionnelle optimale plus la possibilité de variantes sera réduite. Ainsi, par exemple, la hache de pierre polie et la cognée d'acier répondent à la même formule idéale [...] qui paraît avoir été réalisée d'emblée car les haches néolithiques dont nous connaissons le manche, le poids de la tête et l'angulation du tranchant sont déjà parfaites"¹⁷.

Les variations vont donc être liées aux techniques d'assemblage de la tête et du manche dont les matériaux sont divers, et à la décoration. La culture se différencie de par les liens privilégiés qu'entretiennent des groupes

13 Chez certains primates, quelques manifestations d'activités de ce type, mais totalement inorganisées sont cependant repérables, signale A. Leroi-Gourhan, *op.cit.* n.11, p. 153.

La culture, par l'éthique et l'esthétique, permet une prise de distance vis-à-vis du vécu, du réel et ouvre un éventail de choix qui fait naître la diversité des ethnies, des sociétés.

14 Spécialisation fondée sur des critères physiologiques: agressivité plus grande des mâles et plus faible mobilité des femmes (liée à la croissance lente des petits) d'après A. Leroi-Gourhan. *op.cit.* n.11, tome 1, p. 212 et suivantes.
15 A. Leroi-Gourhan, *ibid.*, p. 214.

16 *Ibid.*, p. 204.

17 *Ibid.*, tome 2, p. 133.

d'hommes s'organisant en sociétés et faisant des choix collectifs d'autant plus arbitraires qu'ils appartiennent au domaine du symbolique ou d'un fonctionnel approximatif. *Là où la survivance matérielle n'est plus en jeu, là où la technique défaille, là où cela peut donc être autrement, s'ouvre le domaine propre de la culture et celui des diversités entre les ethnies, les sociétés.*

Culture et technique n'en restent pas moins inséparables, et inséparablement soudées au progrès et à la maîtrise technique. La culture par la mémoire collective permet le progrès technique qui rend possible une organisation sociale ouvrant un champ plus large à la culture. La technique produit au moins un outil qui va indubitablement servir la culture: l'écriture. Elaborée pour faciliter des relations de mesures et d'échanges liées à la vie matérielle, l'écriture sera le véhicule principal de la pensée réfléchie, de la pensée rationnelle et plus récemment de la science puis, dans la convergence de la technique et de l'industrie avec cette dernière, de la technologie. Mais l'écriture sera aussi le roman, le théâtre, la poésie, les lettres. C'est une dilatation formidable de la mémoire collective encore amplifiée de manière exponentielle avec la technique de l'imprimerie.

Ceci étant, on l'a déjà rappelé, ce sont les premières civilisations de l'écrit qui font figure de méga-machines qui écrase l'homme, l'être individuel. Dans toutes les cultures se pose en fait le problème de *l'équilibre entre l'individuel et le collectif*, quel que soit l'état de la technique. *L'homo sapiens* naît avec le patrimoine génétique de son espèce, son agressivité, ses tendances prédatrices et apprend de son groupe social les comportements, des chaînes opératoires, qui forment les programmes de base de son cerveau, sa technique et sa culture. Comme individu, il ne reste *homo sapiens* que pour autant qu'il garde des degrés de liberté, le pouvoir de faire autrement par rapport à son programme génétique et à son apprentissage social, le pouvoir d'innover, de créer. L'homme infiniment socialisé n'est pas plus dans la société qu'une abeille dans une ruche, qu'une fourmi dans une fourmilière. Pour ne pas se limiter à des opérations machinales, ce qui conduirait collectivement à une sorte de régression, l'homme doit donc être plus, créer et donc perpétuellement perturber le bel ordonnancement culturel et technique. Ceci amène des modifications culturelles et l'organisation de nouvelles manières d'être où être plus consiste donc pour nous dans le pouvoir de créer, de faire autrement.

Ce degré de liberté doit concerner la totalité de l'homme, c'est-à-dire maintenir un autre équilibre fondamental entre la main et le cerveau, dit autrement: *l'équilibre entre la technique et le culturel*. Toutefois, afin de bien préciser la manière de comprendre cet équilibre, il faut tout d'abord affirmer que *la technique et le culturel restent incomparables*. La technique, en général, progresse, mais certaines techniques particulières sont parfaites depuis des millénaires, nous l'avons déjà illustré par l'exemple de la hache. Ces techniques sont universelles, non seulement parce qu'elles ont diffusé par relations entre des groupes pourtant relativement isolés mais aussi parce qu'elles résultent de la confrontation à des conditions non locales d'hommes ayant en commun la génétique et une évolution cérébrale du même type. Ainsi l'acier a-t-il été inventé par les Hittites (en Anatolie) et par les Chinois de manière indépendante¹⁸. Les problèmes techniques restent toujours les mêmes: énergie, matériau, information, pour des besoins fondamentaux identiques: une survivance matérielle prenant des formes, il est vrai, toujours plus sophistiquées, liées à l'accumulation des techniques. Le progrès de l'état des techniques répond donc pour l'essentiel aux problèmes posés par cet état du moment, là où il prévaut concrètement, c'est-à-dire au sein des espaces culturels les plus industrialisés.

C'est là que se situe le niveau le plus élevé de la technique, ce qui n'implique rien en lui-même sur le niveau culturel, le terme même de niveau culturel n'a d'ailleurs que peu de sens, les cultures étant incommensurables. Il s'agit d'entendre ce terme dans le sens de capacité d'une pensée réfléchie et créatrice, permettant donc d'être plus. Notre niveau culturel

Pourtant, les contraintes zoologiques, biologiques, génétiques – universelles – demeurent et la Technique reste l'allié le plus sûr de la Culture pour relâcher cette emprise de la nature.

Pour être plus, l'Homme doit pouvoir créer, c'est-à-dire faire autrement et donc perturber Culture et Technique de l'ordre social principalement pour en maîtriser le conflit en le dépassant.

¹⁸ On aurait pu également citer l'exemple bien connu de l'imprimerie, cette technique dont nous avons par ailleurs rappelé toute l'importance.

moyen a tout lieu d'équivaloir celui des Grecs ou celui des nations industrialisées celui des nations du Tiers-monde. C'est de cette manière qu'il faut comprendre l'incomparabilité du technique et du culturel. *Leur seul point commun, c'est la "vie"*. La vie matérielle que la technique accroît, que la culture peut sacrifier à un idéal mais un idéal de vie. Comme le concède Serge Latouche ¹⁹, il est difficile de refuser la quantité de vie, ce qui sauve la vie.

Nous avons donc des niveaux techniques différents, en particulier aujourd'hui entre les pays industrialisés proches de l'état mondial de la technique du Système Industriel Mondial, et les pays du Tiers-monde, en retard en raison de deux ou trois siècles (que c'est peu à l'échelle des temps géologiques!) de rythmes d'évolution technique très différenciés. Nous avons des cultures diverses issues d'une histoire dont la différenciation est beaucoup plus ancienne (le millénaire reste cependant une unité de mesure modeste) mais où pour chacune, la pensée, le beau, disons l'éthique et l'esthétique, ne peuvent être classées selon une échelle objective. Chacune des sociétés concernées, d'une manière ou d'une autre, maîtrise la relation dialectique entre sa culture et sa technique.

La question de la place de la culture dans l'évolution du système industriel mondial ne se pose donc pas tellement en termes de conflit entre la technique et la culture mais de l'instauration d'une dialectique entre technique et culture qui assure la maîtrise culturelle de l'évolution technico-industrielle. Nous pourrions considérer cette question sous trois aspects. Tout d'abord, face à l'état actuel et potentiel de la technique au sein du Système Industriel Mondial, il y aurait lieu de se demander si les cultures actuellement prévalentes, en particulier dans les pays industrialisés, permettent d'assurer la maîtrise de la technique. Tout permet d'en douter et de considérer que d'autres manières d'être sont nécessaires en particulier pour restaurer un équilibre entre technique et culture, entre main et cerveau. Il serait possible d'imaginer leurs contours et de repérer leur émergence pour soutenir qu'elles n'ont aucune raison de ne pas être au moins équivalentes à celles du passé.

On en viendrait en particulier à considérer qu'à l'heure où la mémoire collective n'a jamais été aussi gigantesque et aussi accessible à chacun, nous allons vivre une évolution comparable à celle que nous avons connue avec la naissance de l'écrit. Ceci, concernant incontestablement l'humanité toute entière, nous amène au second aspect de la question de l'évolution du Système Industriel Mondial et de la relation technique/culture: n'y a-t-il qu'une seule culture en formation? Sans répondre ici, il faut noter que des problèmes immédiatement mondiaux font prendre conscience, plus encore que les analyses des deux derniers siècles, de *notre appartenance collective à une seule méga-ethnie* et de notre responsabilité collective de gestion de la nature.

Enfin, dernier aspect de la question, mais pour nous l'essentiel puisqu'il a motivé ce papier, le Tiers-monde se perd-il en tentant de pénétrer le Système Industriel Mondial? On voit maintenant clairement que répondre oui à cette question est un non sens. Avec ou sans système industriel mondial, tout groupe social qui veut sauvegarder l'être-plus doit évoluer, c'est-à-dire se perdre un peu. Les techniques plus avancées du Système Industriel Mondial offrent une quantité de vie qui ne se refuse pas. Les tiers nations ne sont pas contraintes de copier des modèles culturels dépassés dont les vestiges perdurent dans les pays anciennement industrialisés mais peuvent inventer leurs variantes d'évolution culturelle et contribuer par là à la constitution mondiale des nouvelles manières d'être. C'est ici un objectif culturel comparable dans son envergure et dialectiquement lié à celui, technique, de la contribution au Système Industriel Mondial. En tant qu'économistes, nous pouvons surtout analyser et nous exprimer sur ce qui concerne le système industriel mondial, des spécialistes d'autres sciences humaines ont à réfléchir sur l'autre volet. Souhaitons en avoir convaincu certains qu'il n'y a pas lieu pour autant de considérer que notre approche

¹⁹ Voir • Serge Latouche *L'occidentalisation du monde*, Paris: La Découverte, 1988, pp. 66-68.

La perspective d'un système industriel mondial d'une complexité technique supérieure met en question, tout comme chaque perspective d'évolution technique, la capacité des sociétés à maîtriser en leur sein la relation dialectique entre Technique et Culture.

oppose technique à culture ou technique à développement, mais qu'il est en revanche bien indispensable, en matière de développement, d'imaginer que l'évolution culturelle est nécessaire: le défi auquel sont confrontées les Tiers-Nations est à la fois culturel et technique.

EQUINOXE

REVUE ROMANDE DE SCIENCES HUMAINES



Equinoxe n°3, printemps 1990

REGARDS SUR L'AUTRE

REGARDS CROISES

L'ethnologue et le problème de l'autre, avec le professeur *Pierre Centlivres*

SOUS LA LOUPE

Didier Grange

Salvatore Sagues

Nicole Biroș

Sylvie Durrer

Guy Ducrey

François Félix

Pierre Jaquet

Des Suisses et des esclaves: la colonie de Leopoldina (Bahia/Brésil)

L'image de l'ennemi remise en question: Israël vu d'Égypte (1977-1989)

Métamorphoses et polymorphismes en Asie du Sud-Est

Les droits de l'oral et des dialectes dans le roman du XIX^e siècle

Pierre Loti, une quête trompeuse de l'altérité

Le sorcier et son juge: à propos de quelques procès vaudois

Monstres humains et points cardinaux: des similitudes troublantes!

POINTS DE VUE

Marie-C. Caloz-Tschopp

Philippe Ehrenström

Marie-France Zeller

Le droit d'asile modelé par l'informatique

Regards aliénistes dans les cantons de Vaud et de Genève, de la fin du XIX^e siècle aux années 1930

Reflets de l'aliénation mentale en Suisse au début du siècle

CLINS D'OEIL

Pierre-André Lienhard

Olivier Perrin

Christophe Fovanna

Ouverture sur l'altérité

Désir d'autre à Madrid et autres désirs

Oui! l'oubli

DANS L'OBJECTIF

Portrait d'institut, travaux en cours, comptes rendus, par *Pierre Centlivres, Laurence Ossipow, Pierre Jaquet, Hugues Poltier, François Wasserfallen*